

→ Peinture

Frédérique Lucien un “vertige de solutions tremblées”

Par Éric Suchère

« Ce qui se trouve devant le regard, ce par quoi votre corps tient, ce par quoi il est, ce par quoi il se situe, ce par quoi une chose vibre, ce par quoi une ligne tremble, ce par quoi une surface prend sa compacité... »

Dans un précédent article sur Frédérique Lucien, paru en 1996 dans *Le Journal des expositions*, j'écrivais : « La pratique de Frédérique Lucien est une pratique difficile. Difficile dans sa proposition picturale et dans son cheminement car Frédérique Lucien part

d'un objet réel, fleur, tige, follicule et, l'ayant regardé, dessiné, observé, elle produit un dessin ou une peinture qui n'est ni tige, ni fleur, ni follicule mais qui est dessin et peinture rentrant au plus profond de la matière des choses pour s'en détourner et n'être que dessin et peinture, pour rentrer dans la matière du dessin ou de la peinture². » La suite de l'article était consacrée à la description de certaines séries de l'artiste : les *Tiges*, les *Follicules*, les *Formes* – séries qui constituaient le cœur de son travail. Il s'agissait d'exemplifier mais l'essentiel était, pour moi, déjà là, uniquement là. La suite ne faisait qu'appuyer. D'ailleurs, j'en reste à ce “là”. Il me serait difficile, même après plus de dix ans, de retrancher ou d'ajouter quelque chose à ce que j'écrivais alors en préambule. Je peux simplement remarquer que si les analogies florales sont toujours présentes, juste un peu moins insistantes, c'est qu'il n'y a pas eu rupture, que les enjeux restent similaires, que ce soient dans les *Archipels*, les *Îles*, les *Giornati* ou *Simple temps blanc*...

Il serait donc question de dessin et de peinture. Il serait donc question d'un travail formel, étant entendu que le formel est aussi, pour reprendre les mots de l'artiste à propos du dessin, une « élaboration de contenus³ ». Ce point particulier, je l'avais manqué. →



Sans titre.
2006, encre sur aluminium découpé,
contrecollé sur bois, 98 x 96 cm.

Ci-contre :
Sans titre.
2006, encre sur aluminium découpé, 142 x 114,5.

Double page suivante :
Simple temps blanc. 2006, toiles découpées, diptyque, 500 x 440 cm.
Simple temps blanc. Toile découpée, un lé de toile, 500 x 220 cm.
Galerie Jean Fournier, Paris.







Il ne suffit pas de dire qu'il s'agit d'un travail spécifique de peinture ou de dessin pour que la chose soit plus claire ou pour qu'elle ait plus de sens. Il ne s'agit pas de dire : « c'est formaliste » pour que l'on évite de se poser la question de ce qui est véritablement en jeu dans le formel. Donc, je recommence. Il serait question du trait, du partage, de l'incise, de la découpe, de la silhouette, du parcours, de la trace, de la fluidité, du flottement, de l'empreinte, du plein, de la densité, de la gravitation, de la courbe, de la surface, du plan, de la finitude...

C'est cela le formel ou c'est donc cela le formel spécifique dans le travail de Frédérique Lucien. La liste n'est sans doute pas exhaustive et j'ai dû laisser échapper quelques points mais la liste à elle seule définit un monde, une pensée sur le monde qui passerait par ces notions et qualités. Elle suppose une manière de conceptualiser des éléments premiers : ce qui se trouve devant le regard, ce par quoi notre corps tient, ce par quoi il est, ce par quoi il se situe, ce par quoi une chose vibre, ce par quoi une ligne tremble, ce par quoi une surface prend sa compacité... C'est à cela que servent les sens et c'est à cela que le travail de Frédérique Lucien nous renvoie. Donc une liste de qualités et de notions que j'extrait de ce qui m'apparaît comme spécifique du travail de l'artiste. Une liste de qualités et de notions que Frédérique Lucien tire d'un perceptif général – le monde – et qu'elle expérimente dans un perceptif particulier – les moyens de l'art. Il y a une interaction permanente entre l'un et l'autre. Il ne s'agit pas de rendre abstrait le réel, mais de procéder à l'expérimentation dans un monde tout aussi réel – l'art – de ce qui est saisi dans le monde qui n'est pas l'art.

Cela suppose que le monde est un ruissellement de perception et que l'art nous permet d'en désigner quelques éléments de manière plus spécifique ou d'accentuer des qualités qui, autrement, nous seraient invisibles, ne seraient que latence. Qu'est-ce qu'une liquidité ? Qu'est-ce que la courbure d'une forme ? Comment l'une agit-elle sur l'autre ? Ce sont

des questions réelles que se pose l'artiste comme elle le définit elle-même : « Pour les *Encres* de 2001-2002, les dessins étaient travaillés dans un double désir d'être à la fois les contenants d'un liquide (eau-encre) et la courbure d'une forme. Ils évoquent autant un espace qu'ils répondent à la nécessité physique de l'imprégnation d'un support par un pigment, afin de rendre compte d'un niveau de contenu dans un contenant, tant abstrait que concret⁴ ».

C'est sans doute ce qui intéressait – et intéresse sans doute toujours – Frédérique Lucien dans le végétal : la manière dont les corps se créent, s'inventent, dont ils définissent un monde particulier, singulier, dans une infinité de formes, de variations... Tout un monde à étendre et à reprendre pour nous, par nous, pour saisir ce qui se joue en eux mais également en dehors d'eux. Les mathématiciens l'ont compris eux aussi, comme René Thom avec sa classification topologique des « catastrophes » (le pli, la fronce, la queue d'aronde, le papillon et les trois ombilics : hyperbolique, elliptique et parabolique). Frédérique Lucien ne le décrit pas mais le recompose. Elle ne l'imite pas mais en tire une leçon, une poétique, et nous renvoie, dans la spécificité et la spécialité du dessin et de la peinture, à un autre monde tout aussi inépuisable de variantes permanentes dans l'infime, le peu, l'économe.

Jean-Christophe Bailly décrit, de manière incidente dans son dernier livre⁵, le monde des plantes. On entrevoit non seulement pourquoi le « fractal est sublime » mais en quoi il peut servir le philosophe et poète qu'il est : « C'est comme si à l'immobilité native de la plante était proposé en compensation un programme formel d'élançements et de tentatives, d'où résulte un extraordinairement complexe et minutieux découpage dans l'espace : ces festons, ces broderies, ces surpiquages, et surtout, ces prouesses de structures d'autant plus saisissantes qu'elles rétablissent des symétries après avoir eu l'air de les désavouer, donnant des volumes qui récuse le plein des surfaces qui s'émancipent du plan. » On pourrait, évidemment, appliquer cela au travail de Frédérique

¹ J'emprunte cette expression à Jean-Christophe Bailly.

² *Le Journal des expositions*, n° 36-37, mai-juin 1996, p. 2.

³ *Le dessin dans ses éléments, entretien avec Cécile Marie* in *Lignes singulières*, catalogue de l'exposition, centre d'art Le Triage, Nanterre, 2003, p. 28.

⁴ *Ibid.*

⁵ Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*, Bayard, 2007, p. 59 à 62.

⁶ *Op. cit.*, p. 29.



De rerum natura.

2005, dessin aux crayons de couleur sur papier, 9 diptyques : 11 x 22 cm chaque.

Lucien. On pourrait aussi dire qu'il ne s'agit pas de s'extasier devant la nature. Comme il le précise plus tôt à propos du paysage, il ne s'agit pas de beauté mais d'une intensité du monde qui peut nous être rendue par la poésie ou par la peinture. Là est l'enjeu. Dans un entretien, Frédérique Lucien affirmait :

« [...] il me semble, comme le défendait Adorno en son temps, qu'il reste toujours aux artistes d'autres possibilités que de se dissoudre dans la logique d'un système dans lequel le sens des œuvres finit par se perdre⁶. » L'intensité du visible est un moyen de récupérer ou d'éviter cette perte. ■

Frédérique Lucien en quelques dates

Née en 1960 à Briançon. Vit et travaille à Saint-Ouen. Enseigne à l'École supérieure d'art et de design de Reims

Actualité :

- *L'Art dans les chapelles*, 16^e édition, du 30 juin au 16 septembre 2007, chapelle Saint-Nicodème, Guénin
- Galerie Où, Marseille
- *La couleur toujours recommencée, hommage à Jean Fournier*, musée Fabre, Montpellier.

Expositions récentes

- 2006** Galerie Jean Fournier, Paris.
Labium, atelier Éric Seydoux, Paris.
- 2005** *Angle art contemporain*, Saint-Paul-Trois-Châteaux.
Ancien Collège des Jésuites, Reims.
- 2003** Aître Saint-Maclou, école des Beaux-Arts, Rouen.
- 2002** Musée du Dessin et de l'Estampe originale, Gravelines.